

Nourrir cette essentielle philosophie du doute

Michèle Leroux

Seule université en Amérique du Nord à offrir un baccalauréat en journalisme en français, l'UQAM accueille chaque année un contingent de 70 étudiants, dans ce programme fort convoité où sont acheminées plus de 500 demandes d'admission. Ces jeunes ont en moyenne 20 ans. Près de 15 % viennent des régions, et plusieurs y retournent, une fois le diplôme obtenu. Une très grande proportion des nouveaux journalistes proviennent de l'UQAM. Le taux de placement frise les 70 %. Mais derrière les chiffres, il y a une conception, propre à l'UQAM, de ce qu'est le métier de journaliste et de la formation essentielle à son exercice.

Le baccalauréat en journalisme entame sa huitième année. La réforme instaurée en 1995 visait à améliorer la formation générale de base que requiert la pratique journalistique, tout

en maintenant la qualité du volet pratique qui faisait déjà la renommée du programme. «Nous formions des gens qui savaient écrire et manier la caméra, mais à qui manquaient cette

culture générale, cette philosophie du doute qui font l'étudiant se questionner sur le métier dès la première année, et tout au long du programme», explique le professeur Antoine Char, qui a tenu les rênes du programme pendant six ans, de 1995 à 2001.

L'un des changements majeurs a été de transformer l'ancien «profil journalisme» initialement offert en troisième année du baccalauréat en communication, en un programme étalé sur trois ans. Afin de mieux préparer, sur le plan intellectuel, les futurs professionnels de l'information, on a greffé au programme des cours de base dans diverses disciplines. Outre ces cours obligatoires en géographie, en économie, en histoire, en droit et en méthodologie, la formation favorise l'ouverture vers d'autres champs de spécialisation. «Selon ses intérêts particuliers, l'étudiant doit choisir une discipline dans laquelle il suivra cinq cours complémentaires, note la responsable du programme, la professeure Judith Dubois.

Le programme maintient ses objectifs quant au développement des attitudes et habiletés intellectuelles spécifiquement reliées au journalisme. On y intègre donc une réflexion critique sur la finalité de l'information et sur la responsabilité sociale des médias, tout en développant la capacité d'autonomie, d'analyse et d'objectivité dans l'analyse des événements.

Les cours pratiques demeurent l'essence du programme en presse écrite, radiophonique ou télévisuelle et sont donnés par des journalistes professionnels en majorité. Le cœur de la formation se déroule dans la salle de journalisme qui est beaucoup plus qu'un local : c'est un lieu de ralliement et de réunion, un endroit névralgique pour les étudiants», ajoute Mme Dubois.

Afin de faciliter la transition entre l'université et le marché du travail, le programme permet à ceux qui le souhaitent de réaliser un ou deux stages d'une durée de 140 heures. Fort appréciés tant par les étudiants que par ceux qui les accueillent, notamment à Radio-Canada, au Devoir, et dans les médias communautaires, ces stages peuvent aussi être effectués à l'étranger. Des bourses de mobilité internationale sont d'ailleurs offertes.

La réputation du baccalauréat en journalisme de l'UQAM est solide. Année après année, des étudiants remportent des prix et des concours tels le Prix Lizette-Gervais, la Bourse René-Payot ou Les jeux des communications, auxquels six universités francophones participent. En mai dernier, l'étudiant Sylvain Bascaron a remporté la Bourse Fernand-Seguin de 12 000 \$ assortie notamment d'un stage en journalisme scientifique à Radio-Canada, pour un article traitant de la maladie de Creutzfeldt-Jakob, la variante humaine de la maladie de la vache folle ●



Photo : Michel Giroux

Les étudiants Aude-Marie Marcoux, Jean-François Légaré et Laïla Maalouf, reçoivent leurs assignations pour des conférences de presse, dans le cadre du cours Atelier de journalisme/radio, donné par le chargé de cours Frank Desoer, journaliste à Radio-Canada.

L'UQAM / le 18 novembre 2002

La salle Jacques-Larue-Langlois

La salle de journalisme de l'UQAM était sa deuxième maison. Pendant plus de 20 ans, c'est là que Jacques Larue-Langlois a transmis à des centaines d'étudiants sa passion du métier et l'amour du travail utile et bien fait. Ce lieu névralgique du baccalauréat en journalisme — où sont recréées les conditions de travail d'une salle de nouvelles — porte désormais son nom. En hommage au pionnier du programme en journalisme, décédé en 2001, collègues, parents, amis, étudiants et représentants de l'UQAM se sont réunis le 7 novembre dernier pour se rappeler l'homme et l'héritage qu'il a laissé. La cérémonie s'est déroulée en compagnie de l'épouse de l'ancien professeur, Madame Claudette Lamoureux-Langlois et de leurs fils François, Charles, Renaud et Sébastien.

«Nul n'entre ici s'il ne souhaite faire quelque chose d'utile. Le précepte grec vieux de 2000 ans illustre bien la philosophie qui animait le professeur Jacques Larue-Langlois quand il accueillait ses étudiants à l'atelier de journalisme», raconte le professeur du Département des communications Antoine Char, qui a succédé à M. Larue-Langlois lorsque ce dernier a pris sa retraite en 1995.

Pilier de l'ancien programme de journalisme et cofondateur avec Armande Saint-Jean du baccalauréat en journalisme implanté en 1995, cet homme curieux et généreux a enseigné les bases du métier en inculquant l'audace et la rigueur. L'une parmi les centaines d'étudiants qu'il a formés, la jeune journaliste Judith Lachapelle du quotidien *La Presse*, s'est rappelée l'homme simple et près des gens qui l'a initiée à l'écriture journalistique. «Il nous disait qu'il ne fallait jamais perdre de vue le lecteur, que c'était pour ce lecteur que nous travaillions. Cela m'a convaincu que j'avais fait le bon choix». D'autres se souviennent du journaliste engagé ardent indépendant, qui ne mâchait pas ses mots. «C'était quelqu'un de libre qui cultivait l'indépendance, la pierre d'assise du journalisme», souligne le chargé de cours Alain Gerbier.

Après l'enseignement, le retraité est resté fidèle à ses idées, en mettant alors ses talents au service de *L'Aut' Journal* et de *L'itinéraire*, le journal des sans-abri. Le 18 juin 2001, une rupture d'anévrisme l'emportait, à l'âge de 66 ans ●



Photo : Michel Giroux

Madame Claudette Lamoureux-Langlois, veuve de Jacques-Larue-Langlois, en compagnie du professeur du Département des communications Antoine Char.